

# « Wâ islâmâh ! »

**Youssef Seddik**

Un cri, toujours un cri, telle s'entend cette formule que je propose en titre... Un cri où le mot ainsi invoqué est comme serti entre deux soupirs.

Jamais sans doute une expression ne saurait dans un idiome se situer à si égale distance entre les deux tranchants de l'équivoque. « *Wâ islâmâh* » peut signifier en effet, selon le contexte où fuse ce cri, dans la plus sombre détresse, la demande urgente de secours et signaler donc l'attente et l'espoir, ou alors, au début d'un long travail de deuil, il peut signifier la perte irrémédiable, ce dont on fait à haute voix le faire-part.

Nombreux d'entre nous, habitants de cette planète spirituelle et culturelle, ceux qui ont choisi ce dernier mode de cri. Se laver les mains d'un islam qu'ils ne concevaient ou ne vivaient que comme un culte. Tuer le père qui s'est trop longtemps soumis (que n'a-t-on répété que soumis c'est le sens du mot musulman) sans pouvoir sortir de sa misère pour une gloire toujours promise. Je n'ai jamais mangé de ce pain béni des laïcs et des « petits » enfants de Voltaire...

Il ne me reste donc qu'à crier dans le premier mode de « *wâ islâmâh !* »

Mon islam à moi habite la langue. C'est le somptueux discours qui le fonde, le Coran, qui ne cesse de me le dire, depuis toujours... D'abord à cet âge dit abusivement « bas », celui de l'ouïe vive, il me l'a « dit » en une longue partition de sonorités formant des symphonies de mots dont je ne saisisais souvent alors que la crainte qu'ils m'inspiraient, venant tout droit, m'a-t-on répété, de la haute bouche de Dieu... Puis autour de moi, toujours enfant, je l'ai vécu, ce discours arabe de mon islam-à-moi, dans les répétitions cérémoniales des scènes de mort ou de fête, des drames et des maladies où il venait faire barrage à la folie des excès de joie ou de chagrin...

Bientôt, l'école aidant, le somptueux discours allait investir la pensée et me montrer un espace où l'on quittera définitivement le culte et le rituel pour naviguer à l'appel de la « modernité » dans l'océan impétueux de l'universel. Pendant une longue traversée, de perverses sirènes ont failli me convaincre qu'islam et universel étaient deux notions contradictoires et que je devais choisir. Je me suis attaché au mât solide de ce que je pensais être réellement ce discours fondateur pour ne pas répondre à l'appel. Je me suis toujours demandé et je me demande toujours pourquoi Emmanuel Lévinas a élevé la Torah au rang d'une grande philosophie et pourquoi mon discours fondateur de l'islam resterait cantonné au ronronnement de la liturgie...

—Y. S.

*Hassan Chami est un journaliste et écrivain libanais.*

*Boutros Hallaq est maître de conférence à l'université Paris III.*

*Kadhim Jihad, poète et critique littéraire, est maître de conférence à l'INALCO, Paris.*

*Elias Khoury, écrivain, est directeur du supplément littéraire du quotidien libanais an-Nahar.*

*Farouk Mardam-Bey, éditeur, est membre du comité de rédaction de la Revue d'études palestiniennes.*

*Youssef Seddik est un philosophe tunisien.*